

La solitude perdue de l'épistolier

Michel Biron

Numéro 71, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2018). La solitude perdue de l'épistolier. *L'Inconvénient*, (71), 41–43.

LA SOLITUDE PERDUE DE L'ÉPISTOLIER

Michel Biron

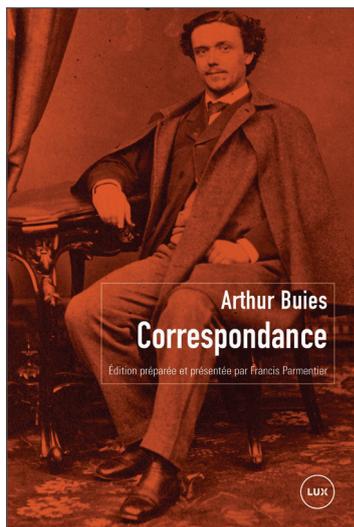
Que serait une histoire littéraire du Québec écrite du point de vue des correspondances d'écrivains plutôt que des œuvres canoniques ? En France, on pense tout de suite à de grands épistoliers, Mme de Sévigné, Voltaire, Flaubert, dont les lettres font depuis longtemps partie de l'histoire littéraire. Mais au Québec ? Les écrivains québécois ont bien sûr échangé eux aussi des lettres, mais peu ont été de grands épistoliers, ou en tout cas rares sont les correspondances d'écrivains qui aient produit des « lettres-œuvres ». En privé, on écrit des choses le plus souvent banales et utilitaires, comme si le statut d'écrivain, si mal intériorisé et si précaire dans l'histoire littéraire du Québec, y était encore plus suspect que dans l'espace public, car associé toujours à une forme de prétention, de hauteur, de distance.

Quelques lettres ont pourtant acquis une certaine célébrité locale : les lettres du poète Octave Crémazie à l'abbé Casgrain sont des classiques du 19^e siècle, plus sans doute que n'importe quel autre roman ou poème de l'époque ; les lettres de Saint-Denis Garneau à ses amis sont considérées comme fai-

sant partie de son œuvre au même titre que son journal et ses poèmes ; Jacques Ferron était un épistolier redoutable, en privé comme dans ses nombreuses lettres ouvertes au *Devoir* ou à *La Presse*. Au cours des dernières années, plusieurs recueils de lettres d'écrivains ont été publiés, d'Alain Grandbois à Pierre Vadeboncoeur en passant par Alfred DesRochers, Gaston Miron et Gabrielle Roy. Est-ce parce que l'écriture épistolaire appartient à un âge déjà révolu (ou presque) qu'on s'y intéresse tout à coup, la correspondance s'ajoutant ainsi à la longue liste des espèces et des pratiques en voie d'extinction (comme la littérature elle-même, ajouteraient certains esprits pessimistes) ? Le succès des Correspondances d'Eastman, festival créé en 2003, témoigne qu'à l'ère du numérique la passion pour le vieil art épistolaire est bien réelle.

Parmi les lettres les plus « littéraires » du répertoire québécois se trouvent celles du pamphlétaire et journaliste Arthur Buies (1840-1901), dont la correspondance vient d'être rééditée, précédée d'une nouvelle introduction par Francis Parmentier qui est toutefois davantage une présentation de la

pensée de Buies qu'une réflexion sur son écriture épistolaire proprement dite. Buies était parfaitement conscient des difficultés de faire de la littérature dans son pays et il en a même fait un de ses thèmes de prédilection. Il s'est battu contre la tyrannie du silence, contre la médiocrité de l'enseignement, contre l'obscurantisme, et il l'a fait aussi bien dans les journaux auxquels il collaborait ou qu'il lançait lui-même que dans ses lettres familières. L'homme était anticlérical et arrogant, proche des « Rouges », comme on les appelait à l'époque. Sa correspondance a ceci de magique qu'elle condense de façon organique le combat entre un écrivain et sa société. On y sent battre le pouls d'une époque à travers une subjectivité exceptionnelle, car Buies a incarné plus que quiconque au Canada français l'ambition romantique du jeune écrivain rêvant de monter à Paris. Sûr de son talent, il a fustigé l'ineptie des siens même s'il dépendait d'eux et, comme Baudelaire, même s'il n'a cessé de leur réclamer de l'argent : « Un jour viendra, dis-je, où je serai bien plus haut et bien plus grand que ne me feraient tous les conseils possibles ; je sais la ligne que



j'ai à suivre, et je ne veux pas livrer mes ailes au ciseau ébréché que tiennent de vieilles mains impuissantes » (lettre écrite à vingt-deux ans à son cousin Ulric Tessier).

On lit ses lettres comme un roman et l'épistolier a l'allure d'un véritable héros romanesque. À vingt-cinq ans, à la veille de son second séjour en Europe, il annonce à sa sœur Victoria, sa seule vraie confidente : « Je te promets, ma chère petite sœur, d'être le plus grand écrivain de mon siècle avant trois ans » (29 mai 1867). Une fois arrivé au port de Brest, il en remet : « La grande ville m'attend, le gouffre des grands noms et des grandes chutes me tend les bras » (12 juin 1867). Une semaine plus tard, c'est la désillusion, il a le mal du pays, mais il s'accroche, se fraie péniblement un chemin pour placer un article dans une revue parisienne libérale qui cesse ensuite de paraître, parvient à se faire présenter à George Sand, puis c'est le désert, la misère, et le retour chez soi. Ses bons coups, il les raconte dans sa correspondance publiée à Montréal dans *Le Pays*, organe de l'Institut canadien ; ses malheurs, ses échecs, sa misère matérielle, il les confie à sa sœur Victoria.

Cet héroïsme culmine en 1879 avec la conversion subite et spectaculaire de Buies, qui donne lieu à une lettre euphorique envoyée le 21 avril au poète et traducteur Alfred Garneau : « Hier j'ai communiqué, et je suis le plus soulagé, le plus heureux, le plus transformé des hommes. » Ce moment de grâce fait basculer l'épistolier de la révolte vers la

réconciliation, de la marge vers le centre, du pamphlet anticlérical vers la propagande édifiante, du désespoir amoureux vers les aimables lettres conjugales qu'il écrira après son mariage en 1887. Les lettres de cette période perdent alors leur mordant, leur singularité, leur puissance expressive : elles ne sont plus les lettres de l'écrivain qu'on a connu, sauf exceptions, comme lorsqu'il se moque de Louis Fréchette (« ce gros pouffeur et imposteur », 22 novembre 1896) ou qu'il écrit au premier ministre du Québec pour obtenir le poste de trésorier de la province : « Depuis nombre d'années, j'ai l'habitude d'administrer des affaires en déconfiture et de trouver toute espèce de moyens de faire face aux plus redoutables éventualités » (1^{er} octobre 1894).

Un des descendants littéraires les plus naturels de ce Buies épistolier plein d'humour, qui écrit de la même encre ses lettres familières et ses lettres publiques, est Jacques Ferron. On l'a redécouvert récemment grâce à la publication des lettres du « clan » Ferron, dont la peintre Marcelle Ferron est la figure centrale. *Le droit d'être rebelle. Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron* porte bien son titre : les lettres de Marcelle, signataire du manifeste *Refus global*, font comprendre et sentir, mieux que n'importe quels traités historiques ou statistiques, la réalité qu'a dû affronter cette femme courageuse pour assumer jusqu'au bout sa passion de la peinture. Sa rébellion n'a rien à voir avec le romantisme d'un Buies au 19^e siècle. Marcelle a les deux pieds sur terre et elle n'est pas aussi seule que ce dernier : elle vient d'une famille pleine d'ambition et elle tentera, comme les autres membres du groupe automatiste, de faire coïncider ses goûts modernes, ses idées révolutionnaires et sa manière de vivre loin de toutes les peurs énumérées dans *Refus global*. Autour d'elle gravitent ses sœurs, Madeleine la romancière et Thérèse la journaliste donneuse de leçons, comme dans cette lettre de 1948 qui montre bien comment la morale ou la censure pèse sur l'artiste par la voix de ses proches : « Sois une femme artiste, mais non pas une artiste tout simplement. Si tu veux être peintre



comme tu l'es actuellement, *sors-toi de sa vie. Fous-lui la paix. Laisse-lui ses nerfs et ses sous. [...] Tu te dois à René et à Danielle.* » Marcelle a suffisamment de caractère pour n'attendre de permission de personne. Elle s'exilera durant treize ans en France, d'abord seule puis avec ses trois enfants, qu'elle perdra à la suite de son divorce, menant de front sa carrière de peintre, sa vie de mère (alternativement présente et absente) et ses nombreuses passions amoureuses.

On ne s'ennuie jamais en sa compagnie épistolaire, même si elle n'est pas écrivaine de métier. On la sent elle-même incapable de tolérer les gens ennuyeux, dans la vie comme dans ses lettres. À sa sœur Thérèse qui ne l'entretient plus que de questions financières, elle demande en 1949 : « Pourquoi n'écris-tu plus de ces lettres qui faisaient autrefois mon délice ? » C'est une correspondante exigeante, ce qui convient parfaitement à son grand frère Jacques, dont les lettres, quoique peu nombreuses au total, sont les plus savoureuses, les plus littéraires du livre. L'aîné de la famille est une sorte de grand manitou qui ne s'embarrasse pas des sombres drames familiaux. Il est continuellement au-dessus ou à côté de la mêlée, faisant de l'esprit même quand il en va des sentiments de ses correspondants, écrivant à ses sœurs sur le même ton narquois qu'il emploie dans ses lettres aux journaux. La scène familiale reste pour lui avant tout une scène.

Il est à son meilleur quand il écrit à Marcelle, dont il admire l'aplomb et la « supériorité » : elle est son interlocu-

teur le plus précieux. Son franc-parler, sa connaissance du monde et son intelligence artistique autorisent Jacques à dire tout ce qu'il pense. « J'adore notre échange de lettres, lui écrit-il le 10 avril 1948, car il nous aide à nous définir. Qu'il soit entendu au préalable que nous avons tous deux du génie. Sans quoi le jeu ne vaut pas la chandelle. » Le goût de la provocation de Jacques s'exprime sans retenue dans ces lettres. Les peintres ? Ils « jugent mal la littérature » (automne 1947). Le groupe automatiste ? « Ton groupe ne me dit rien de bon (en littérature) ; je ne veux pas me laisser compromettre. Je vis trop isolé pour être d'un groupe » (16 octobre 1947) ; « Je méprise Borduas parce que, d'abord, il s'est révélé comme un pâle reflet de Maurice Denis. [...] Ensuite il se réfugie dans les couleurs confuses, il se dérobe, il fuit » (10 avril 1948). Il lui arrive de parler de lui-même à la troisième personne, comme César : « Ma chère grande, ayez plus de nuances et ne commettez pas l'erreur de classer votre frère ; il a de bons amis à droite, de bons amis à gauche, il est de

gauche à droite, de droite à gauche ; il trahit tout le monde sans se trahir lui-même » (décembre 1947).

Les lettres de Jacques à sa sœur Marcelle ne visent pas à compenser l'absence de l'autre : elles accentuent le pouvoir du néant, elles procèdent de la distance même qui sépare les êtres et qui permet d'écrire : « Si tu n'existais pas, il faudrait, je crois, que je t'invente pour les besoins de ma correspondance » (décembre 1947). C'est peut-être cela au fond qui rend toute correspondance si anachronique aujourd'hui, à l'ère des réseaux sociaux qui interdisent précisément ce jeu de la distance entre soi et les autres, qui range l'expérience de la solitude du côté des tares sociales. Ce n'est pas seulement que les lettres sont devenues superflues, remplacées par l'instantanéité des messageries électroniques : c'est qu'elles rappellent ces fantômes qui, comme le disait Kafka à Milena, boivent les baisers avant qu'ils se rendent à destination. L'épistolier est forcément un fantôme lui-même, comme le dit à la blague Jacques à Marcelle : « Ta lettre est la plus aimable des

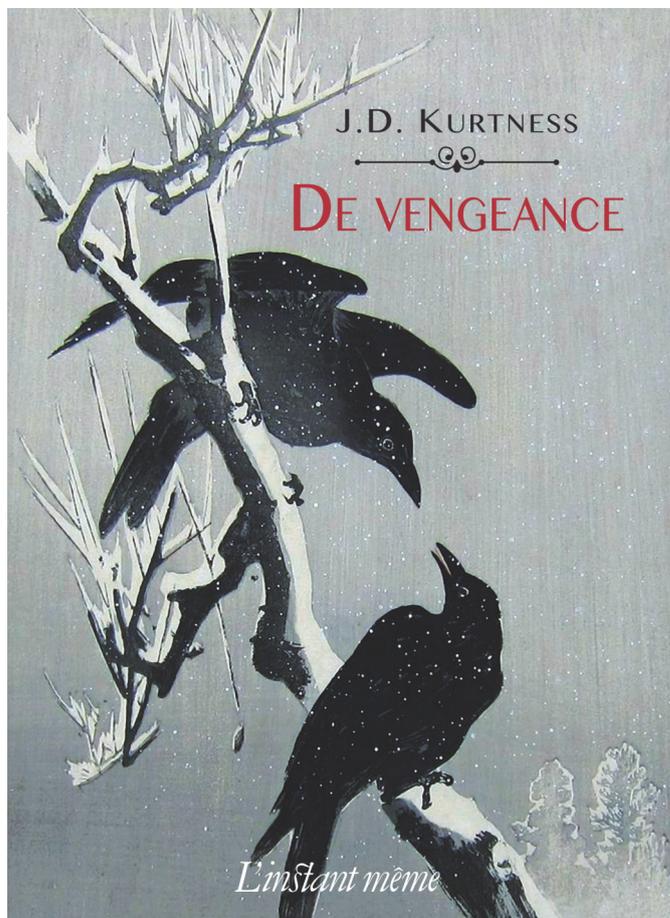
lettres et tu es la plus charmante des sœurs. Au début de notre correspondance, mon sentiment n'était pas si vif : je te préférerais vivante, avec une bouche et tout le reste, telle que je venais de te quitter. Puis l'absence t'a fait fantôme comme moi. Et il n'y a rien de meilleur que la correspondance pour la santé des fantômes. » Entre fantômes, ils se comprenaient parfaitement, ce qui donne lieu à une des plus belles correspondances de l'histoire littéraire du Québec. ■

CORRESPONDANCE

Arthur Buies
Édition préparée, présentée et annotée
par Francis Parmentier
Lux Éditeur, 2017, 395 p.

LE DROIT D'ÊTRE REBELLE. CORRESPONDANCE DE MARCELLE FERRON AVEC JACQUES, MADELEINE, PAUL ET THÉRÈSE FERRON

Textes choisis et présentés par Babalou Hamelin, postface de Denise Landry
Boréal, 2016, 625 p.



De vengeance

Le premier roman de

J.D. Kurtness

Le lecteur sera frappé par cette écriture souvent lumineuse tout autant que par la vision du monde mise en relief. Tout tourne ici autour d'une jeune femme dont on ne saura jamais le nom. Discrète, anonyme malgré son aspect presque angélique, on la voit prendre tous les moyens du monde pour ne pas se faire remarquer. (...) Mais, aussi drôle soit-elle, Mademoiselle X est une tueuse en série.

(...) Il est rare qu'un premier roman soit aussi réussi.

(Michel Bélair, *Le Devoir*)

De vengeance
L'instant même ; roman
132 pages ; 19,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com